



**Théâtre: Les Biches**  
pensives en mode intime et  
collectif *Page E 3*



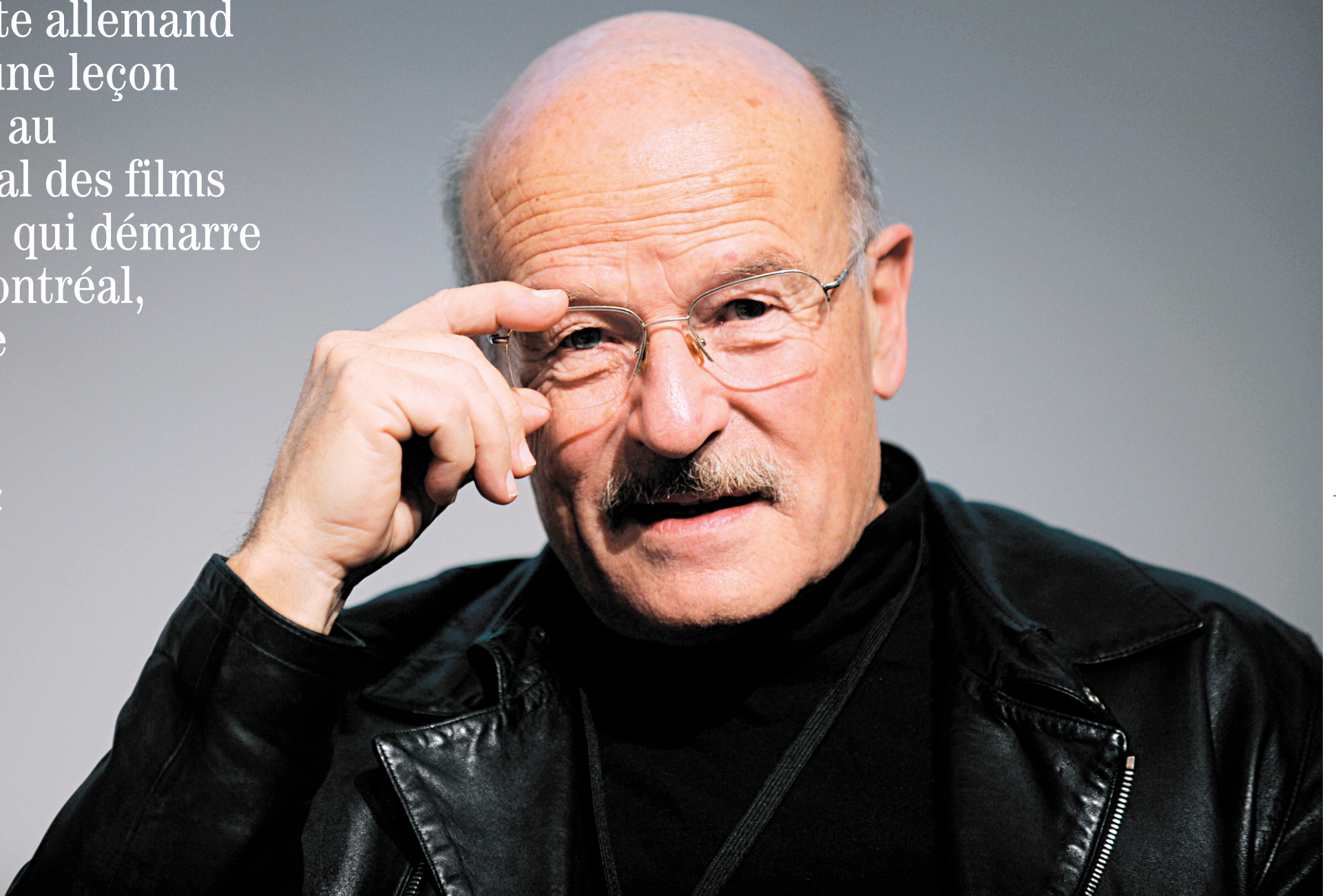
**Arts visuels: La régularité**  
trompeuse du banal  
s'expose à Montréal *Page E 6*

# Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 AOÛT 2012

## Volker Schlöndorff Grand tambour pour le cinéma

Le cinéaste allemand donnera une leçon de maître au 36<sup>e</sup> Festival des films du monde qui démarre jeudi à Montréal, en plus de présenter son film *La mer à l'aube*



FRANK PERRY AGENCE FRANCE-PRESSE

Volker Schlöndorff demeure associé à son film *Le tambour* (1979), palmé d'or et oscarisé.

ODILE TREMBLAY

**L**est né en 1939, l'année de la déclaration de la Seconde Guerre mondiale. De quoi marquer d'une pierre rouge le destin d'un Allemand. Volker Schlöndorff fut considéré, avec Fassbinder, Herzog et compagnie, comme l'un des chefs de file de la Nouvelle Vague allemande, au cours des décennies 60 et 70. Sa génération fut marquée par le régime d'Hitler et ses conséquences effroyables. Culpabilité? « On se sentait investis d'une responsabilité historique. Ce qui n'est pas toujours très positif, mais plutôt inhibant en fin de compte. On a essayé d'être décontractés. On a fait comme si... »

Il reste, dans l'esprit populaire, associé à son film *Le tambour*, adapté du roman de Günter Grass, palmé d'or en 1979 à Cannes et oscarisé. Chef-d'œuvre de sa carrière, le film témoigne aussi de sa prédilection pour les films historiques, sur fond de guerre souvent, du *Tambour* au *Roi des aulnes*, en passant par *Le neuvième jour* et *Le coup de grâce*; comme de son amour pour les adaptations littéraires. Il a revisité Proust dans *Un amour de Swann*, Michel Tournier dans *Le roi des aulnes*, Robert Musil dans *Les désarrois de l'élève Törless*, Heinrich Böll dans *L'honneur perdu de Katharina Blum*, Marguerite Yourcenar dans *Le coup de grâce*, etc.

« La littérature abolit la dis-

tance historique et aide à raconter des histoires, estime-t-il. Et les films donnent l'impression que ces personnages sont vivants. Mais parfois, comme pour *Le roi des aulnes*, j'ai découvert en adaptant une certaine artificialité d'un livre qui ne reposait pas sur une expérience vécue, à l'encontre de celui de Proust, par exemple, pourtant jugé inadaptable. »

Ce *Tambour* qui colle à son nom, il n'en sent pas le poids. « Je ne me définis pas par ce succès, tout en étant ravi que ce film constitue un point de référence dans ma carrière. » Il a d'ailleurs retrouvé vingt-cinq minutes de ce *Tambour* coupé à l'époque par le distributeur, qui jugeait le film trop long. Le DVD avec ces scènes ressuscitées, déjà sorti en Europe, sera lancé chez Criterion cet automne.

### Être Allemand

« Ma fille de vingt ans n'a pas de problème avec sa nationalité. Les jeunes d'aujourd'hui sont ouverts sur le monde. Mais on ne peut construire l'Europe si le passé pèse toujours, alors je leur sers encore des films sur la guerre, même s'ils se sentent ailleurs. Dans ma jeunesse, il

### La guerre et l'Holocauste le fascinent comme situations extrêmes

n'était pas facile d'assumer le fait d'être Allemand. »

Surtout qu'à 17 ans, le cinéaste est parti à Paris étudier le cinéma, avant de travailler

après d'Alain Resnais sur *L'année dernière à Marienbad*, de Jean-Pierre Melville sur *Léon Morin, prêtre*, dont l'histoire se situait durant l'Occupation, et de Louis Malle sur *Lacombe, Lucien*. Jeune Allemand dans une France encore traumatisée, le futur cinéaste sentait parfois peser sur lui le poids des rancœurs. « Mais j'ai gardé une touche française, dit-il. Je ne pense qu'à ces cinéastes-là en faisant mes films. Impossible de me départir de cette première influence-là. »

La guerre et l'Holocauste le fascinent aussi comme situations extrêmes, grands révélateurs du meilleur et du pire des actions humaines. « Les êtres humains sont intemporels et se comportent de la même façon dans leur vie de tous les jours qu'au cours des grandes crises. La portée seule est moindre. »

Schlöndorff accompagne aussi au FFM son dernier film, un téléfilm en fait, réalisé en France, *La mer à l'aube*. Celui-ci est basé sur un fait historique: après le meurtre d'un officier nazi, 48 otages furent exécutés à Nantes, à Paris et à Châteaubriant en 1941, en guise de représailles. « C'est la première fois qu'un cinéaste allemand fait un film sur l'Occupation en France », dit-il. Il estime que les productions françaises couvrant cette sombre période montrent des Allemands diabolisés. A son avis, les pires acteurs furent longtemps recrutés outre-Rhin pour ces rôles-là. Mais le point de vue



VS-FILMS

Le réalisateur et deux acteurs lors du tournage de *La mer à l'aube*

national joue aussi, bien évidemment...

### Rapport inédit

Il a préféré mettre en scène dans *La mer à l'aube* de jeunes soldats qui doutent et des protagonistes évoluant au milieu de zones grises. Son film se base en partie sur un rapport inédit d'Ernst Jünger, écrivain allemand qui fut officier nazi à Paris sous l'Occupation et publia alors son journal, demeure célèbre. Schlöndorff remet en cause le crédit dont jouit Jünger en France. « Tout en se prétendant au-dessus de la situation, il portait l'uniforme allemand d'une armée d'occupation et ne s'est jamais servi de ses privilèges pour sauver qui que ce soit. »

Après la chute du mur de Berlin, Schlöndorff avait pris la

direction des fameux studios Babelsberg. Six années de travail acharné, qui ont porté leurs fruits. « Mais j'ai eu tort d'accepter cette charge. Il n'est pas facile de recommencer à faire des films après être passé du côté de l'administration. » De toute façon, même les cinéastes confirmés doivent courir après le financement de chaque nouveau projet, en Allemagne comme ici. « Tant de nouveaux venus sont avides de tourner. On assiste à une saturation du marché. »

Mais aux jeunes cinéastes, il recommande tout simplement de foncer: « C'est au début de la vie qu'il faut faire les choses. » Schlöndorff se dit ravi d'avoir connu l'âge d'or du cinéma de la fin des années 50 jusqu'à la décennie 80. « Les plus grands cinéastes, Bergman, Fellini, Bu-

ñuel, tournaient, nous côtoyaient et nous inspiraient. Aujourd'hui, ça s'est scindé: d'un côté, les productions grand spectacle; de l'autre, les films intimistes confidentiels, que personne ne voit en dehors des festivals parce qu'il y a de moins en moins de salles pour les projeter. » Après avoir travaillé à la mise en scène de *Carmen* de Bizet pour un spectacle en plein air, il veut se remettre à tourner. Son prochain scénario, déjà écrit, inspiré d'une nouvelle de Max Frisch, se déroule dans le New York d'aujourd'hui.

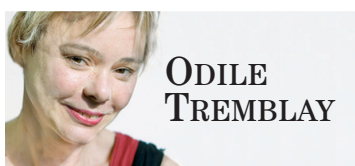
### D'autres films

À noter qu'outre *La mer à l'aube*, plusieurs films présentés au FFM cette année, du 23 août au 3 septembre, abordent la Seconde Guerre mondiale. Dans cette veine, en compétition, on retrouve *Traque* du Polonais Marcin Krzysztalowicz, *Closed Season* de l'Allemande Franziska Schlotterer, *The Last Sentence* du Suédois Jan Troell, *L'expiation* du Russe Alexander Proshkin. Même topo dans la section « Hors concours » pour des œuvres comme *Admiral Yamamoto* du Japonais Izuru Narushima, *Le tigre blanc* du Russe Karen Shakhnazarov. Dans la section « Regards sur le cinéma du monde », *Silence* du Finlandais Sakari Kirjavainen aborde également cette période trouble. Comme quoi Schlöndorff n'est pas le seul à se laisser fasciner par ces moments clés de l'histoire où l'âme des hommes se révèle au grand jour.

Le Devoir

## CULTURE

## Nostalgia



ODILE TREMBLAY

En jouant l'autre soir avec ma télécommande, je suis tombée sur la chaîne PBS qui vendait en ligne et en coffrets DVD les meilleurs numéros musicaux d'Ed Sullivan Show des années 60. Histoire d'allécher le client, on nous servait quelques morceaux choisis avec les Stones, les Beatles, The Mamas and The Papas, etc., moments clés de l'illustre histoire du rock. Dans combien de foyers les gens fredonnaient-ils ces chansons-cultes à l'unisson? On devait être nombreux. La première apparition télé des Beatles en Amérique fut chez Ed Sullivan un certain 9 février 1964. Le Fab Four avait entonné tout guilleret et presque sage *I Want to Hold Your Hand* devant 73 millions de téléspectateurs. Chacun se souvient de ce moment-là, ancré même dans les têtes d'enfant. Un chapitre de l'histoire musicale venait de s'ouvrir sur le petit écran noir et blanc, faut dire.

Riches années 60, divinités sans cesse invoquées, modèle inégalé, qui font peser depuis sur nous leur chape de nostalgie. Même le printemps érable fut évalué à l'aune des révoltes qui enflammèrent jadis les campus américains et les pavés parisiens. « Dans le temps, c'était plus rock and roll », entend-on. « Ouais, dans le temps il y avait de l'espoir, voyez-vous! »

Cette musique puisait sa source aux contestations libertaires. Tant d'inconsolés les recherchent encore...

Alors, des promoteurs tentent de faire revivre cette fièvre à coups d'albums, de shows souvenirs, qui font chaque fois fureur. La tournée de *Beatles Story* ratisse large sur sa route. Même plus be-

soin de gros anniversaires commémoratifs, ni de rétrospectives du siècle comme au tournant de l'an 2000, pour revenir sur l'âge d'or.

Il y a quelque chose de mélancolique à reproduire sans cesse une époque engloutie. Comme si rien d'aussi bien n'avait été inventé depuis (pourtant, c'est faux), comme si le disque d'or avait sauté. « Faut pas abuser de la nostalgie », chantait Léo Ferré. C'est comme l'opium, ça intoxique. » Chaque décennie devrait pouvoir exploser à sa façon, mais que voulez-vous?

Tenez! Au Club Soda est présentée depuis vendredi et ce samedi, avec ajout le 27 octobre, *L'expérience Woodstock*, une idée de Claude Zalac qui produit le show. Une reprise de l'an dernier, cette fois avec Mouffe à la mise en scène. Elle a côtoyé plusieurs de ces musiciens-là aux côtés de Charlebois, à bord du fameux Festival Express de 1970, qui trébuchait en train des géants du rock enfumés, Janis Joplin y comprise. Y'a que Mouffe pour greffer aux commémorations ces touches de vérité du témoin direct.

Dans *L'expérience Woodstock*, en quinze tableaux musicaux, des artistes grimés et déguisés imitent Janis Joplin, Jimi Hendrix, Joe Cocker, The Jefferson Airplane et compagnie en piste lors du célèbre festival rock d'août 1969. Des extraits du mythique documentaire *Woodstock* de Michael Wadleigh précèdent chaque numéro. Le vrai Jimi surgit à l'écran, puis son émule bondit sur scène. Quant au patchouli à l'encens, le voici fourni avec les fleurs, les lunettes rondes et les bandeaux pour les cheveux.

D'ailleurs, la moitié de l'assistance arrive déguisée et danse à s'en défoncer les sandales, ex-hippies aux cheveux blancs et jeunes nostalgiques d'une ère auréolée à leurs yeux de lé-



PHOTOS PIERRE DRUELLE

Au spectacle *L'expérience Woodstock*, la moitié des spectateurs — ex-hippies et jeunes nostalgiques — arrivent déguisés, prêts à danser.

gende, ravis du voyage d'avant les *no future*. Ne manque que la dope pour créer l'illusion. Ne manque aussi en somme que l'air du temps.

Le producteur Claude Zalac, également musicien (il incarne Hendrix et Carlos Santana dans le show), collectionneur de guitares d'époque, parle avec raison des années 60 comme d'une apothéose et de Woodstock comme du plus grand rassemblement événementiel musical du xx<sup>e</sup> siècle. Des commémorations se multiplient un peu partout sur la planète d'une année à l'autre.

Ici, Mouffe, étiquetée vétéran culturel des années fleurs, s'avoue troublée par tous les shows souvenirs auxquels on l'invite à collaborer depuis tant d'années. « Ce fut l'époque la plus heureuse de ma vie, mais je suis ailleurs, me dit-elle. Alors, pourquoi cette nostalgie d'un âge d'or qui ne nous lâche pas et à laquelle tant de jeunes adhèrent? À force de sauver ces années-là belles et bonnes, on tourne en rond. Les gens ne

sont pas allés au bout de leurs rêves, faut croire. La pureté de la foi sur tous les plans a fait place au cynisme ambiant, à la crise écologique, économique. »

Alors, bien naïf qui peut prétendre ressusciter l'esprit des *sixties* et des *seventies*... Faudrait y ajouter la foi, le vertige, la magie, les lendemains à réinventer. Mon ami Michel a vécu Woodstock, sa boue, sa folie, la musique parfois inaudible, loin derrière la scène, au milieu d'une foule en voyage psychédélique. En partage: ce sentiment d'assister à un événement qui dépassait tout le monde. Le festival devait accueillir 150 000 personnes et fut submergé par 450 000 chevelus des deux sexes qui démolissaient les clôtures et s'invitaient sans payer. Comme Michel: « Une musique nouvelle, oui, mais portée par le sentiment de pouvoir changer le monde. Et ça semblait possible, rappelle-t-il, aux États-Unis avec le mouvement d'émancipation des Noirs, en France avec Mai 68, au

Québec à travers la Révolution tranquille. Partout. Désormais, la musique traduit surtout la révolte et le désespoir d'être incapable de le changer, ce monde-là. »

Et puis Woodstock relevait de l'artisanat. « Ils n'avaient même pas de scène tournante et ça prenait un temps fou pour changer les équipements, rappelle Mouffe. Tout était basé sur le talent et la personnalité des musiciens. Le contraire de la clôture spectaculaire des Jeux olympiques de Londres. L'artiste aujourd'hui paraît si petit au milieu de ces immenses mécanismes de haute technologie. »

Si petit, si dérisoire, encore debout pourtant, cet Artiste-là avec un grand A. On a parlé de création, du temps et du regret des rêves inachevés. On a cherché des façons d'évacuer la nostalgie, sans trouver de réponses. Mouffe a lancé: « Peut-être se dirige-t-on vraiment vers la fin du monde en décembre? » On a bien ri.

otremblay@ledevoir.com



Le rock des années 60 revit sur

Artistes et écrivains domiciliés à Montréal

Nouveau prix de 5 000 \$ remis par le Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ).

Ce prix récompensera une œuvre originale publiée ou présentée publiquement pour la première fois à Montréal entre le 1<sup>er</sup> juillet 2011 et le 30 juin 2012 par un créateur ou un collectif de création montréalais.

Voir les détails et le formulaire à : [www.calq.gouv.qc.ca](http://www.calq.gouv.qc.ca)  
Renseignements : 514 864-2930

Conseil des arts et des lettres Québec

LE PRIX DU CALQ À LA CRÉATION ARTISTIQUE DE MONTRÉAL

Appel de candidatures : 24 août

Les candidatures peuvent être présentées par toute personne de Montréal ou de l'extérieur de la région.

12 - 25 AOÛT

MISQA 2012

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS QUATUORS À CORDES:

12-08 ENDELLION ROYAUME-UNI OUVERTURE  
16-08 GALATEA SUISSE / TESLA ÉTATS-UNIS  
17-08 ARCADIA ROUMANIE / NOGA FRANCE

23-08 TESLA ÉTATS-UNIS / GALATEA SUISSE  
24-08 NOGA FRANCE / ARCADIA ROUMANIE  
25-08 AMARYLLIS ALLEMAGNE CLÔTURE  
ARTISTES INVITÉS : GERHARD SCHULZ · MICHAEL TREE · PAUL KATZ

SALLE POLLACK · 19 H

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES

MISQA.COM · 514.550.8057 · 514.883.2976

Hydro Québec

présente

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE FORGET

LA MUSIQUE DES GRANDS ESPACES

DU 16 JUIN AU 2 SEPTEMBRE 2012

Ce soir, 20 h

LES SAISONS DE VIVALDI

Les Violons du Roy

Richard Paré, clavecin et direction

Aline Kutan, soprano

Œuvres de Handel et Vivaldi

Hydro Québec



Richard Paré

Vendredi 24 août, 20 h

UNE ŒUVRE MAGISTRALE NORVÉGIENNE EN PREMIÈRE CANADIENNE

Le Nouvel Ensemble Moderne

Lorraine Vallancourt, chef

Berit Opheim, chanteuse



Lorraine Vallancourt

Samedi 25 août, 20 h

LES GRANDES LÉGENDES DU JAZZ D'HIER À AUJOURD'HUI

Cusson, Desmarais, Okoshi, Alarie, Walker

BANQUE NATIONALE



Lorraine Desmarais

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Dimanche 26 août | 10 h 30 et 12 h 30

Évasion gastronomique et musicale

Bernard Cimon, accordéon

CASINO

INFORMATION ET RÉSERVATIONS :

1 888-DFORGET (336-7438)

domaineforget.com

DOMAINE Forget

Patrimoine canadien Canadian Heritage Québec JEUNESSE COGECO

4<sup>e</sup> édition des Percéides

À Percé, pour sa quatrième édition, du 22 au 25 août, le Festival international de cinéma Les Percéides présentera 40 films, dont 18 longs-métrages provenant d'une vingtaine de pays. Le beau documentaire *La route devant* du cinéaste québécois d'origine bulgare Stefan Ivanov sera projeté en ouverture, en présence du réalisateur. S'y ajouteront deux courts-métrages québécois, *El Salvatore II* de la Gaspésie Marie-Anne Desrosiers et *Rencontre du 3<sup>e</sup> âge* de Daphnée Cyr. Le cinéma gaspésien est à l'honneur avec en première mondiale le documentaire *Une pelletée après l'autre* de Guillaume Lévesque. Parmi les premiers québécois, des films français, dont *Un monde sans femmes* de Guillaume

Brac, *La nuit* de Bijan Anquetil et *Bovines* d'Emmanuel Gras. *Le Devoir*

Films chinois à Montréal

Pour une deuxième année, le Cinéma du Parc accueille jusqu'au 23 août le Festival du film chinois de Montréal. Au menu: neuf films, tous primés dans des rendez-vous internationaux. L'acteur Wang Xueqi accompagnera le 22 août *Reign of Assassins* de Chao-Bin Su, où il tient la vedette aux côtés de Michelle Yeoh. Au menu aussi: *Flying Swords of Dragon Gate* de Tsui Hark, pour lequel James Cameron a réalisé les effets spéciaux. 1911 de Jackie Chan et deux films de Zhang Yimou: *Under the Hawthorn Tree* et *Flowers of War* sont également présentés. *Le Devoir*



LE VENTRILOQUE

Texte Larry Tremblay Mise en scène Eric Jean  
28 août au 1 septembre et du 11 au 15 septembre 2012

100 AVENUE DES PINS EST, MONTRÉAL

DILLETTERIE 514-845-7277

QUATSOUS.COM

## CULTURE › THÉÂTRE



FRANÇOIS PESANT LE DEVOIR

Après *Deux ans de votre vie*, Annie Darisse et Dominique Leclerc reviennent avec *Comment je suis devenue touriste*.

## Touriste malgré elle

Les Biches pensives, Annie Darisse et Dominique Leclerc, conjuguent drames intimes et collectifs dans leur quatrième création

CHRISTIAN SAINT-PIERRE

Depuis 2009, pour sortir de sa torpeur estivale, l' amateur de théâtre peut compter sur Les Biches pensives, deux jeunes comédiennes et productrices pas banales. Après avoir investi le Café-Bar de la Cinéma-thèque avec *Ça se dit pas et Nous sommes faits* (comme des rats), puis la salle Jean-Claude-Germain du Théâtre d'Aujourd'hui avec *Deux ans de votre vie*, voilà qu'Annie Darisse et Dominique Leclerc, femmes, artistes et citoyennes, resplendissantes représentantes de la génération Y, prennent possession de la Petite Licorne avec *Comment je suis devenue touriste*, une pièce de Jean-Philippe Lehoux mise en scène par Michel-Maxime Legault.

« On peut presque parler d'un retour aux sources, lance Leclerc. C'est-à-dire qu'il y a de nombreuses correspondances entre le texte qu'on s'approprie à jouer et celui de notre premier spectacle, que nous avons écrit nous-mêmes en abordant des sujets qui nous prénaient aux tripes. Jean-Philippe a su élargir notre réflexion sur les relations humaines, autrement dit relier l'intime et le collectif. » Ainsi, intégrité, engagement, militantisme, résistance et altérité figurent parmi les sujets abordés. Tout ça bien entendu sur le mode aigre-doux qui est en voie de devenir le signe distinctif de la compagnie, un savant mélange d'humour et de gravité.

« On n'a pas peur de faire rire, avoue Darisse. Mais on tient à le faire intelligemment. En sortant d'un spectacle des Biches, les gens ne parlent pas des gags, ils parlent du texte, des enjeux. C'est fondamental pour nous. Cela dit, *Comment je suis devenue touriste* est le premier texte franchement engagé

auquel on se mesure. Même si on a commencé à travailler sur la production il y a un bon bout de temps, il faut admettre que le contexte sociopolitique actuel du Québec fait fortement écho au destin de notre héroïne. »

Parlons-en, de cette héroïne. Quand la pièce commence, Alexandra Dorion-Jolicœur a cessé de se casser la tête. Elle sirote des daiquiris, travaille dans une crêperie bretonne, chantonne des airs de Noël. Jusqu'à ce que celle qu'elle était un an plus tôt, la militante trentenaire qui a parcouru les États-Unis à pied, surgisse de nulle part pour lui rappeler qu'elle a déjà eu des idéaux, du cœur au ventre et même une colonne vertébrale. C'est le début d'un voyage initiatique haut en couleur, une plongée dans l'inconscient d'une jeune femme en quête de sens, mais aussi d'amour.

« C'est comme deux amies qui se racontent un voyage, explique Darisse. Elles se créent un théâtre juste pour elles, prennent le salon pour une scène, se relancent sans arrêt. Comme elles sont dans le récit, dans le souvenir et même dans le ludisme, pour ne pas dire dans le fantasme, il arrive que certains protagonistes soient dépeints de manière un peu caricaturale, que certaines situations paraissent légèrement délirantes. Cela dit, on ne s'écarte jamais de la vérité des personnages, de leur humanité, des questions qui les hantent. » Pour le moment, on se permet de vous dire que, sur papier, l'aventure est drôle et touchante, jamais monotone.

Nouvelle adepte d'une démarche que certains appellent le tourisme expérimental, Alexandra part en guerre contre la consommation, elle s'insurge contre les vacances divertissantes, abrutissantes et souvent nuisibles à l'environnement et à

la qualité de vie des habitants. Une manière habile d'aborder le thème de l'engagement et surtout d'en sonder les limites.

« Je me considère encore comme une personne engagée, affirme Leclerc. Mais j'ai déjà été beaucoup plus engagée que ça, et beaucoup plus enragée aussi. Je m'inquiète de voir que les jeunes qui ont le temps de se positionner par rapport à leur société finissent souvent par cesser de le faire quand les responsabilités prennent le dessus. Ça devient de plus en plus difficile de dire haut et fort ce qu'on pense sans mettre en péril notre statut social, notre situation financière et même nos relations amicales et familiales, autrement dit notre confort. »

Une quête d'équilibre, la recherche d'un juste milieu, l'attente d'un certain bonheur, voilà bien ce qui occupe Alexandra. Pour découvrir si la jeune femme arrivera à concilier les deux aspects de sa personnalité, l'amoureuse et la guerrière, vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Collaborateur  
Le Devoir

### COMMENT JE SUIS DEVENUE TOURISTE

Texte de Jean-Philippe Lehoux. Mise en scène de Michel-Maxime Legault. Une production des Biches pensives présentée à la Petite Licorne du 20 août au 7 septembre.

## Des drag queens pour réformer le théâtre ?

Après un succès à Québec, le docuthéâtre *Changing Room* débarque à Montréal

PHILIPPE COUTURE

C'est comme un credo, une ligne de conduite, un combat à mener avec zèle. Le metteur en scène Alexandre Fecteau, de plus en plus sollicité sur les scènes de Québec, mène une lutte sans merci contre un théâtre passif dans lequel les spectateurs sont constamment mis à distance. « Il faut que le théâtre cesse de se prendre pour du mauvais cinéma qu'on regarde avec ennui, toujours au bord de la somnolence. Il faut que le théâtre retrouve sa dimension collective, charnelle, événementielle. Il faut que les humains

en danger. Toutes des qualités que Fecteau poursuit sans se lasser.

« Les drag queens, dit-il, travaillent dans une dynamique de numéro de cirque, qui m'intéresse parce que je trouve que ça les reconnecte avec quelque chose de puissant à l'intérieur d'elles, une énergie authentique. »

Ainsi, pas de réflexion sur la grande question identitaire soulevée par l'univers des drag queens, ni d'incursion dans une pensée proche des gender studies. « Mes entretiens avec elles ont révélé que la question identitaire n'est pas préoccupante. Mon intuition allait aussi dans ce sens. Ce qui leur importe, c'est le show. »

Depuis ses débuts à la mise en scène, Alexandre Fecteau tente d'accomplir cette mission en faisant entrer le réel dans le théâtre, par la grande porte

rassemblés dans une salle de théâtre soient vivants, sur scène comme dans les gradins. » Et vlan. Trois phrases percutantes pour dire les « vraies affaires » et énoncer une quête.

Depuis ses débuts à la mise en scène, Alexandre Fecteau tente d'accomplir cette mission en faisant entrer le réel dans le théâtre, par la grande porte. Pour construire *Changing Room*, docuthéâtre interactif sur les drag queens, il a été fidèle à ses habitudes et a réalisé des heures d'entretiens qui forment la colonne vertébrale de son spectacle. Mais il a aussi reconnu dans les numéros des drag queens une forte imprévisibilité, un caractère performatif qu'il cherche à transposer au théâtre pour bousculer les habitudes. Car sous le fard et les perruques, les drag queens sont des maîtres de la spontanéité et aiment se mettre constamment

avec ses comédiens, il a créé un spectacle qui alterne les numéros des drag queens et leurs confidences à la caméra. Chaque parole prononcée dans les entretiens originaux est redite à l'identique par le comédien qui s'en fait le porte-voix : un travail pointilleux sur l'oralité, qui permet de révéler la personnalité du performeur dans l'infini détail. « L'idée est aussi d'abattre certains préjugés. Bien des œuvres de fiction véhiculent l'image de la drag queen névrosée, exubérante, celle dont le personnage prend le dessus sur sa réelle personnalité. Mais j'ai rencontré des gens bien différents de ce cliché. »

Collaborateur  
Le Devoir

### CHANGING ROOM

Texte : Alexandre Fecteau et Raymond Poirier. Mise en scène : Alexandre Fecteau. Une production de Nous sommes ici présentée à l'Espace libre du 21 août au 8 septembre.

• NOUS SOMMES ICI présente en collaboration avec Fierté Montréal et Espace libre

**CHANGING ROOM**  
UN DOCU-THÉÂTRE INTERACTIF  
Texte et mise en scène d'Alexandre Fecteau

**DU 21 août au 8 septembre 2012**  
Mardi au samedi, 20h. Vendredi 24 août, 18h30 et jeudi 30 août, 19h.

Espace Libre

Billetterie : 514-521-4191  
www.espacelibre.qc.ca  
1945, rue Fullum, Montréal

FIERTÉ MONTREAL, Conseil des arts et des lettres Québec, CD, fiqués, ARTHUR, LE DEVOIR

**LA LICORNE**  
SAISON 12/13  
direction artistique LA MANUFACTURE  
4559, Papineau, Montréal, QC, H2H 1V4, 514 523 2246, theatrelallicorne.com

Partenaire de la campagne d'abonnement  
Hydro Québec

**RENCONTREZ**

**ABONNEZ-VOUS !**  
THEATRELALICORNE.COM  
514 523-2246

**2 SALLES ♦ 17 PRODUCTIONS THÉÂTRALES REGROUPANT 15 COMPAGNIES**  
LA MANUFACTURE ♦ LES BICHES PENSIVES ♦ PORTE PAROLE ♦ THÉÂTRE DU NOUVEL-ONTARIO ET THÉÂTRE DE LA VIEILLE 17 ♦ THÉÂTRE DU GRAND CHEVAL ♦ LA BANQUETTE ARRIÈRE ♦ LAB87 ♦ URBI ET ORBI ♦ THÉÂTRE JÉSUS, SHAKESPEARE ET CAROLINE ♦ PROJET BOCAL ♦ QUI VA LA ♦ THÉÂTRE DEBOUT ♦ THÉÂTRE LE CLOU ♦ PETIT THÉÂTRE DU NORD

Conseil des arts et des lettres Québec, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL, Patrimoine canadien, Conseil du Patrimoine, Télé-Québec, LE DEVOIR

# CULTURE › RENTRÉE TÉLÉVISION

AVEC LE CÂBLE

## Pour une télé intelligente

La chaîne TV5 continue d'investir cet automne dans une programmation exigeante, riche et diversifiée.

MICHEL BÉLAIR

Àu téléphone, la responsable des communications de TV5, Josée Ann McDuff, se montre d'entrée de jeu très claire: «La programmation d'automne incarne bien notre mandat, qui demeure toujours d'offrir à nos téléspectateurs une télé intelligente et ouverte sur le monde.»

Chez TV5, on estime en effet s'adresser à un auditoire qui ne cherche pas d'abord le divertissement à tout prix et les séries américaines carburant à l'hémoglobine. On y travaille plutôt pour «des gens curieux qui aiment entendre plusieurs points de vue sur un sujet; un auditoire qui aime les surprises et qui souhaite qu'on lui présente les choses sous plusieurs angles différents. Nos spectateurs aiment la diversité et s'intéressent à ce qui

se passe dans le monde: notre programmation d'automne reflète encore une fois tout cela», souligne Josée Ann McDuff.

### En profondeur

On sentira d'abord cette orientation avec le retour de l'un des joyaux de TV5, toutes catégories confondues: ses télé-journaux internationaux diffusés à partir des grandes capitales de la francophonie. On peut prendre là, chaque jour, des nouvelles du monde en écoutant toute une série de reportages en provenance de la France, de la Belgique, de la Suisse et de l'Afrique francophone, grâce au réseau international de TV5 Monde.

Mais il n'y a pas que les bulletins d'information qui permettent d'aborder le monde, explique la responsable des communications de la chaîne;

plusieurs nouvelles séries programmées cet automne permettront de creuser en profondeur des sujets souvent difficiles et moins grand public.

«Nous avons choisi plusieurs fictions chez nos partenaires et nous les avons adaptées pour la réalité québécoise. Je pense surtout à une émission d'origine israélienne, *Be Tipul*, qui a fait couler beaucoup d'encre lors de sa diffusion par la chaîne américaine HBO [In Treatment] et qu'on présentera ici sous le titre d'En thérapie. On y aborde, sous le mode de la fiction, le monde de la thérapie au moyen de rencontres avec des personnages souvent extrêmement complexes. Diffusée cinq soirs par semaine à 22h, c'est une émission réalisée par Pierre Gang qui met en vedette des comédiens de premier plan, comme François Papineau, Sébastien Ricard, Pascale Busières, Élie Guilbault, Macha Limonchik et plusieurs autres.»

Une autre fiction, française celle-là, *École de médecine* — diffusée le lundi à 22h — qui suit des étudiants faisant leur internat dans un grand hôpital français, devrait aussi générer beaucoup de commentaires.

Dès novembre, Philippe Desrosiers — découvert lors de la série *Le sexe autour du monde*, un des grands succès

Plusieurs nouvelles séries permettront de creuser des sujets plus difficiles et moins grand public

de TV5 l'an dernier — revient dans un tout autre contexte, alors qu'il présentera *Voyage au bout de la nuit*. Il nous fera en fait plonger dans la vie nocturne de quelques grandes capitales; on y découvrira entre autres Montréal, Rio, Berlin, Mumbai et Kinshasa. Autre retour attendu, avec aussi un changement à la clé, *Ma caravane au Canada* devient *Ma caravane au Québec*; l'émission sera toujours animée par le comédien Vincent Gratton, mais il sera accompagné cette année de Pierre-Alexandre Fortin, avec qui il sillonnera les routes et les régions du Québec pour y trouver des aspects non encore explorés. La même préoccupation a mené à

la sélection de *Métronome*, qui s'intéresse aux différentes étapes de la construction du métro de Paris, et de la série policière *Les beaux mecs*, dans laquelle un gangster repentant raconte la France des années 1950 à 1970. Sans oublier les magazines et les jeux-questionnaires qui reviennent: entre autres, *A table!* avec Chantal Lamarre, *GPS Monde* avec Mélanie Maynard, *Science ou fiction* animé par Réal Bossé, *Cliquez!* où Julie Lafrenière fait le tour de la planète web, *Des chiffres et des lettres*, *Secrets de l'histoire*, *Envoyé spécial*, *Thalassa*... Le tout construit avec 15% de programmation originale conçue ici et une sélection de ce que la télé de la francophonie offre de mieux. C'est ça, un mandat clair, exigeant et ouvert sur le monde.

Interagir directement

Et le web dans tout cela? Et les réseaux sociaux? Alouette!

Josée Ann McDuff s'anime encore plus au bout du fil. Elle rappelle d'abord que la majorité du contenu de TV5 est accessible en «mode rattrapage», comme on dit maintenant, mais que plusieurs séries comptent aussi un site Internet et des comptes Facebook et Twitter, qui permettront

aux spectateurs d'interagir directement.

Durant l'émission *En thérapie*, par exemple, des psychologues du CSSS Jeanne-Mance analyseront un cas en particulier à partir d'une séquence de l'émission; les téléspectateurs pourront aussi réagir directement via le site, en tout temps, surtout que TV5 devrait avoir développé des applications iPhone, iPad et Android lorsque la saison s'ébranlera, le 10 septembre. Encore une fois, le mandat est clairement défini: faire appel à l'intelligence des gens et leur donner des outils modernes pour mieux interagir.

Ce qui nous permet de conclure avec cette autre «application» remarquable développée par TV5: FrancoLab ([francoLab.tv5.ca](http://francoLab.tv5.ca)). Il s'agit en fait d'un laboratoire d'apprentissage du français en ligne; on y trouve toute une série de vidéos à l'usage des profs ou des animateurs, des dossiers, des fiches questions-réponses, des jeux-questionnaires sur toutes sortes de sujets... Bref, en se promenant dans le site du Lab, on se surprend à s'imaginer francophile et à piger au hasard des sujets dans cette caverne aux trésors. Une découverte à faire l'année durant...

Le Devoir

PLANÈTE +

EXPLORATION  
Tout un monde

Projection

ART ET CULTURE

NO LIMIT

GRAND ÉCRAN

SOCIÉTÉ

coup de coeur

JUSTICE

SÉLECTION

HISTOIRE

Découvrez  
notre  
programmation  
automnale...  
Dès le 25 août!

Plusieurs nouveautés, dont...



Paris, la ville à remonter le temps, un docu-fiction de 90 minutes balayant 5000 ans d'histoire de Paris.

Un film coproduit par :  
Gédéon Programmes  
Planète +  
Dassault Systèmes  
En partenariat avec :  
CANALSAT, StudioCanal  
Flammarion  
La Mairie de Paris,  
Le Musée Carnavalet  
Le Centre des Monuments Nationaux  
Le CNC  
PROCIREP  
(Société des Producteurs de Cinéma et de Télévision)  
MEDIA

Nouveaux  
épisodes,  
dont...

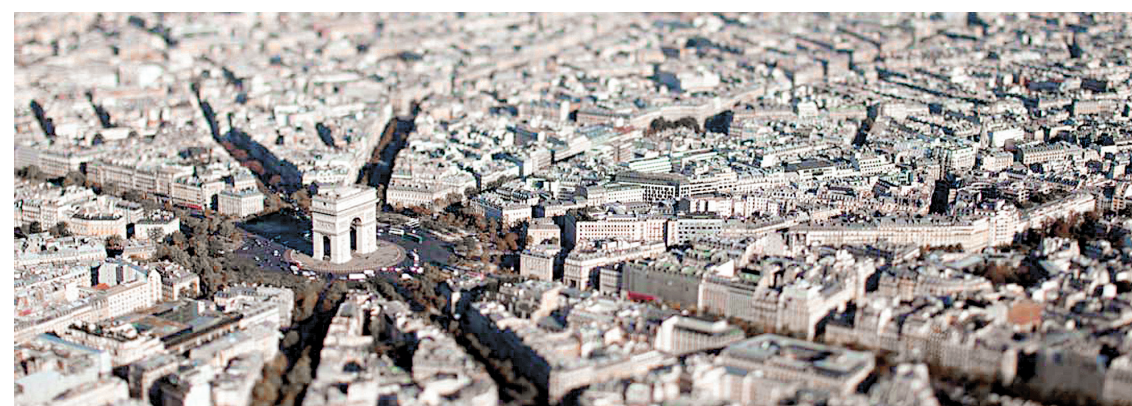


Faites entrer l'accusé  
Dès le 5 septembre

En débrouillage  
jusqu'au  
31 août prochain!

Pour tout savoir...  
[lachaineplanete.com](http://lachaineplanete.com)

ou suivez-nous sur



Paris, une ville à remonter le temps sera la plus grosse production de l'année, avec 2,3 millions d'euros (3 millions de dollars).

DOCUMENTAIRE

## Planète Plus souffle ses dix bougies

Comme pour souligner un anniversaire, la chaîne documentaire s'offre une programmation exceptionnelle.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

«En dix ans, nous nous sommes créé une base d'abonnés très fidèles qui ne cesse de croître», assure Claire Bourgeois, présidente et chef de la direction de TerraTerra Communications, l'organisme d'import-export de services télévisuels internationaux qui a fait venir Planète Plus en terre canadienne. Et, pour continuer sur cette belle lancée, la programmation d'automne s'annonce spectaculaire.

Planète Plus est devenue la chaîne étrangère numéro un en sol canadien. «Notre force est peut-être d'avoir beaucoup et rapidement travaillé sur l'évolution des nouvelles technologies, estime M<sup>me</sup> Bourgeois. La HD, la mobilité; notre site Internet est connecté avec les réseaux sociaux. Il y a un bon système de communication autour de Planète. Aussi, grâce à la transition au numérique, on dessert de plus en plus de collectivités plus petites. On est disponible chez tous les grands distributeurs: Vidéotron, Cogeco, Telsus, mais aussi via de plus petits en région, dans Charlevoix, en Estrie, notamment.»

Mais c'est surtout sur sa programmation que Planète Plus mise pour élargir encore sa base d'abonnés. Une programmation qui, à 75%, reprend les émissions de sa grande sœur française et qui garde toujours le même cap. «Par rapport à ce qu'on trouve dans les autres chaînes canadiennes du même genre que la nôtre, nos abonnés nous trouvent moins sensationnalistes, explique la présidente de TerraTerra Communications. Nos sujets sont approfondis. C'est une facture qui est différente de ce qui est produit en Amérique.»

Et, pour fêter ces dix ans de diffusion ici, la programmation s'annonce relevée cet automne. *Faites entrer l'accusé* revient dès le 5 septembre: douze nouveaux épisodes seront diffusés. Et la case Série du dimanche soir est bien remplie. «On va y mettre toute grande série que nous avons, telle Assassinat politique. Les grandes évasions, Les grandes escroqueries, etc., explique Céline Laporte, directrice générale et vice-présidente développement de TerraTerra Communications. Il y aura à la fois des rediffusions de séries que nos abonnés nous demandent, mais aussi des nouveautés.»

Mais, ce qui va marquer cette rentrée, ce sont surtout trois grandes productions à gros budget. «On a doublé notre budget d'investissement en inédit, note Olivier Stroh, directeur des chaînes Découverte du groupe Canal Plus à Paris. Nous avons donc décidé de faire une super-production par an et de réduire de moitié le nombre de documentaires, tout en leur allouant de plus gros budgets.»

Paris, une ville à remonter le temps sera donc la plus grosse production de l'année avec 2,3 millions d'euros (3 millions de dollars), dont le tiers déboursé par Planète. «Il y a une émission de 90 minutes grand spectacle qui s'adresse à toute la famille. Nous allons de la préhistoire à nos jours, avec beaucoup de reconstitutions historiques tournées en décor naturel, avec quand même un tiers d'images de synthèse, dont certaines sont tournées en 3D: avec un système de lunettes, vous allez pouvoir vous promener dans le Paris moyenâgeux ou romain!»

Les tournages sont exceptionnels: ainsi, le roi saint Louis est filmé dans la Sainte-Chapelle, les vues du ciel tournées d'un hélicoptère sont vertigineuses et l'image a une patine très moderne. «Parallèlement, il y a quatre films de 52 minutes, pour le coup, plus adultes, ajoute M. Stroh. Avec tous les historiens de la ville de Paris qui viennent, chacun dans sa spécialité, nous raconter les différentes époques.» Diffusion prévue dans le courant du mois d'octobre. À surveiller et à ne surtout pas manquer pour les amoureux de la Ville lumière.

### Le Reich de la propagande

Autre temps fort de la rentrée, *Propaganda compagnie*, un documentaire qui exhume à la fois des images connues et inédites de la Seconde Guerre mondiale, afin d'expliquer aux abonnés, aux téléspectateurs et notamment au public plus jeune que la vision et les images qu'ils ont de la guerre et du Troisième Reich ne sont pas des images brutes, mais des images mises en scène.

Ce nouveau documentaire décrypte ainsi ce savoir-faire allemand en suivant quatre opérateurs, qui sont les personnages centraux. «Pour certains, nous avons retrouvé des entrevues, pour deux autres, nous sommes partis de l'écriture de leurs mémoires. On va suivre leur guerre, l'avancée de l'Allemagne nazie, jusqu'à sa défaite. Et on va raconter comment ces images, jusqu'à la toute fin, ont raconté des contre-vérités.»

On devine ainsi, via les témoignages de civils français et allemands, comment ces films étaient réalisés, comment tous les jours ils remontaient à Berlin pour être visionnés par Joseph Goebbels lui-même, avant de repartir partout en projection dans les cinémas de toute l'Europe.

Aussi sur Paris: *Gang Story*. Ou l'histoire des gangs de 1945 à nos jours. Deux fois 52 minutes, avec une partie sur les blousons noirs de l'après-guerre et l'autre sur les bandes des années quatre-vingt, notamment les skinheads. «On décrypte toute cette violence par la caméra d'un jeune réalisateur noir, qui a lui-même fait partie d'une bande et qui, maintenant, est médiateur, pour expliquer aux plus jeunes que la violence n'est vraiment pas une solution, raconte le directeur des chaînes Découverte.

Collaboratrice  
Le Devoir

# CINÉMA



## Trois hommes en quête de sens

*Camion* s'impose comme le film le plus achevé de Rafaël Ouellet

### CAMION

Réalisation, scénario et montage: Rafaël Ouellet. Avec Julien Poulin, Patrice Dubois, Stéphane Breton, Maude Giguère, Jacob Tierney, Noémie Godin-Vigneau, Cindy Samson. Image: Geneviève Perron. Musique: Robin-Joël Cool, Viviane Audet, Eric West. Canada, 2012, 94 min.

#### ODILE TREMBLAY

Après *Le cèdre penché*, *Derrière moi* et *New Denmark*, qui montraient, dans un Québec de ruralité, des émois adolescents subtils sur des scénarios encore en quête de leur mécanique, Rafaël Ouellet signe avec *Camion*, doublement primé au Festival de Karlovy Vary, son film le plus achevé. Œuvre de maturité, affinant cette signature pudique de cinéaste qui laisse parler les silences, *Camion* s'appuie sur les relations d'un père meurtri avec ses deux fils. Avec un art de l'ellipse, utilisant aussi les paysages d'automne pour répondre au spleen du climat psychologique, sur une trame musicale particulièrement inspirée, le cinéaste québécois maîtrise la texture et la direction d'acteurs d'un film qui ne prétend pas à l'originalité du thème.



K-FILMS AMÉRIQUE

Dans le dernier film de Rafaël Ouellet, Stéphane Breton interprète un viveur en dérive de vie qui, avec son frère, devra épauler son père.

Les rapports père-fils et la vulnérabilité masculine devant la mort ont été ces dernières années au cœur des longs métrages *À l'origine d'un cri* de Robin Aubert et *Route 132* de Louis Bélanger, pour ne nommer qu'eux. Proche aussi par l'esprit du *Vendeur* de Sébastien

Pilote, *Camion* trouve sa grâce personnelle à travers des figures de détresse en parfaite chimie. Rafaël Ouellet a tourné l'essentiel du film dans son village natal de Dégelis, dans le Bas-du-Fleuve, dont sa directrice photo Geneviève Perron a tiré des images d'une âpre poésie.

Démarrant avec un accident de camion très réussi du héros Germain (Julien Poulin, en une bouleversante plongée dramatique), qui percute une voiture et tue la conductrice, le film nous entraîne au cœur de sa dépression. Incapable de retrouver le goût de vivre, il se voit

sauvé par ses deux fils trente-naires en étonnant contraste. Samuel (Patrice Dubois), un être renfermé, esseulé et doté du sens des responsabilités, part quérir au Nouveau-Brunswick son frère Alain (Stéphane Breton), viveur en dérive de vie, afin d'épauler le père ab-

sent qui laissa jadis leur éducation aux mains d'une mère aujourd'hui disparue. Le naturel des acteurs constitue un des points forts du film, tout comme les dialogues, rares et percutants, dont la musique prend souvent le relais.

Blues de route sur une chanson country qui mène à la réunion des trois hommes aux différentes blessures, *Camion* appelle par petites touches la rédemption des personnages. Certaines scènes — une visite de Germain au salon mortuaire, les retrouvailles de Samuel avec l'amour de sa vie jamais oublié (Noémie Godin-Vigneau), une joute de billard d'Alain avec un vieil ami, et surtout une vibrante partie de chasse en électrochoc salvateur — sonnent si juste que chaque détail de mise en scène vient nourrir l'émotion et la vérité du film.

En faisant vibrer à la fois les cordes de la solitude, de la fragilité et de la solidarité masculines, *Camion* puise dans une tragédie qui n'exclut jamais l'humour, des ressorts dramatiques puissants qui l'entraînent peu à peu vers ses pardons et sa lumière.

Le Devoir

## Fuites et lumières du passé

### JE N'AI RIEN OUBLIÉ

Réalisation: Bruno Chiche. Scénario: Bruno Chiche, Fabrice Roger-Lacan, Juliette Sales, Jennifer Devoldere, d'après le roman *Small World* de Martin Sutter. Avec Gérard Depardieu, Niels Arestrup, Alexandra Maria Lara, Françoise Fabian, Nathalie Baye. Image: Thomas Hardmeier. Musique: Klaus Badelt. Montage: Marion Monnier. France, 2010, 93 min.

#### ODILE TREMBLAY

Ce film du Français Bruno Chiche (derrière *Barnie et ses petites contrariétés*) fascine par son exploration à plusieurs niveaux de la mémoire à géométrie variable, mais sa forme aurait gagné à s'éclater davantage en des zones éthérées et oniriques. Suspense, chronique d'une société rigide aux codes de classe, le film se structure comme une sorte de puzzle.

Adapté d'une partie du roman *Small World* de Martin Sutter, *Je n'ai rien oublié* met face à face pour la première fois Gérard Depardieu et Niels Arestrup, en amis d'enfance séparés par des secrets de famille mal digérés.

Dans un univers de riches bourgeois de province à la Chabrol, la matriarche Elvira (Françoise Fabian) règne sur un manoir au bord de l'étouffement. À la cérémonie de mariage du petit-fils, un fantôme du passé, qui incendia jadis une des maisons de la famille, surgit, vite éconduit par la porte d'en arrière: Conrad (Depardieu), personnage lunaire qu'on découvrira atteint de la maladie d'Alzheimer et qu'Elvira décide d'héberger, ce qui fait basculer le destin de chacun.

Cette maladie, Bruno Chiche en évacue les détails cliniques, ce qui l'entraîne du côté de la fable, sans y plonger suffisamment. Conrad devient un symbole de l'innocence bafouée. Son amnésie doublée d'une hypermnésie des événements du passé en fait un raviveur redoutable des vieux squelettes du chic placard. Le jeu de Depardieu, trop monolithique dans sa bulle enfantine de béatitude, pâlit devant celui d'Arestrup, pervers et insolite dans la peau de Thomas, oisif fils de famille expert en louvoiements. Quant à Françoise Fabian, quoiqu'impériale, elle semble avoir l'âge de son fils Thomas, ce qui nuit à la crédibilité de l'histoire.

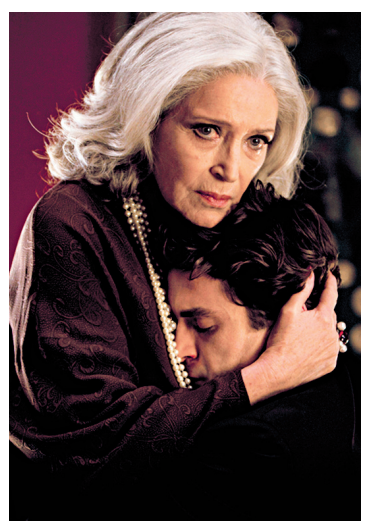
Le film possède ses finesses, dont ses beaux décors et sa musique subtile, aussi dans le crescendo de la perte des repères. Le jeu des souvenirs ou des oublis, la quête de vérité poursui-

vie par Simone (Alexandra Maria Lara), la bru de Thomas, l'étrangère au clan, participent au thriller psychologique, mais le cinéaste sème trop d'indices pour qu'on ne voie pas venir de loin la clé de l'énigme.

On salue la figure d'ombre du vieux majordome (Féodor Atkine), amant de Madame, qui glisse avec poésie dans cet univers suranné, aussi celle, discrète, de Nathalie Baye en amante d'autrefois, déchirée par ses mauvais choix.

Le côté vieillot du film (on se croirait parfois dans le monde d'Agatha Christie) le dessert vite pourtant, et on a du mal à s'attacher aux personnages (celui du petit-fils d'Elvira, joué par Yannick Renier, n'est qu'insignifiance). Cette mise en scène trop sage s'enlise parfois. Restent un climat d'anxiété et ces jeux sur la mémoire rarement présents au cinéma.

Le Devoir



MAGALI BRAGARD

La matriarche Elvira et son petit-fils

## Il voit des morts

### PARANORMAN

Réalisation: Chris Butler. Scénario: C. Butler. Photo: Tristan Oliver. Montage: Christopher Murrice. Musique: Jon Brion. États-Unis, 2012, 93 min.

#### FRANÇOIS LÉVESQUE

Norman, 11 ans, est comme le petit garçon du film *The Sixth Sense*: il voit des gens qui sont morts. Bien sûr, personne ne le croit, à commencer par ses parents. À l'école, sa différence le signale d'office comme souffre-douleur. Cela dit, Norman n'a guère le temps de s'appuyer sur son sort. En effet, une sorcière pendue à l'époque par les fondateurs puritains serait sur le point de se réveiller à l'approche des célébrations du tricentenaire de la ville, et avec elle une armée de morts-vivants! Une catastrophe sur mesure pour les dons de Norman, quoi.

Réalisé en animation image par image (« stop-motion »), *ParaNorman* déploie une imagination macabre délicate et une virtuosité technique éblouissante. Cette production des studios Laika, responsables du fabuleux *Coraline*, fait de surcroît un usage raffiné de la technologie 3D, ici employée essentiellement pour accentuer la profondeur de champ et l'impression de tangibilité. Très sophistiquée, la réalisation proprement dite rend compte d'un sens de la composition évident. On se surprend parfois à oublier qu'il s'agit d'un film d'animation, c'est tout dire.

Rythmé, ludique et riche en observations de mœurs justes, le premier acte, voué à la présentation et à la mise en place des enjeux qui seront développés plus loin, s'avère également le plus intéressant. Par la suite, la minceur du récit devient un



ALLIANCE

Réalisé de manière très sophistiquée, *ParaNorman* fait parfois oublier qu'il est un film d'animation.

peu trop apparente, alors que le message de tolérance en vient presque à tenir lieu d'intrigue. Heureusement, un dénouement survolté et une galerie de personnages savoureux parviennent à rééquilibrer l'ensemble.

*ParaNorman* ne manque par ailleurs pas d'ambition, brossant le portrait critique d'une société américaine au bigotisme latent et toujours prête à fourbir ses armes avant de poser des questions. Cet aspect en toile de fond est graduellement amené à l'avant-plan. Si la démonstration n'apparaît pas très subtile, elle n'en demeure pas moins pertinente. Lorsque divertissement jeune public et réflexion se rencontrent, on recommande.

Collaborateur Le Devoir

## EXCENTRIS

**ET AUSSI À L'AFFICHE:**

**DEUX JOURS À NEW YORK**  
JULIE DELPY EN ATTENTE DE VISA

**GUILTY OF ROMANCE**  
SION SONO 16+ ÉROTIQUE

**LA SOURCE DES FEMMES**  
RADU MIHAILEANU G+

**ROME MON AMOUR**  
WOODY ALLEN G+

**MOONRISE KINGDOM**  
WES ANDERSON G+

---

**CAMION**  
RAFAËL OUELLET, 95 MIN, V.O. FRANÇAISE.  
15 H 05, 17 H 45, 19 H 30, 21 H 30

BILLETTERIE : 514 847-2206  
3536, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTRÉAL  
CINEMAEXCENTRIS.COM

GÉRARD DEPARDIEU    ALEXANDRA MARIA LARA    FRANÇOISE FABIAN    NIELS ARESTRUP    AVEC LA PARTICIPATION DE NATHALIE BAYE

**JE N'AI RIEN OUBLIÉ**

UN FILM DE BRUNO CHICHE

D'APRÈS LE ROMAN *SMALL WORLD* DE MARTIN SUTER  
AUX ÉDITIONS CHRISTIAN BOURGOIS  
AVEC YANNICK RENIER  
AVEC LA PARTICIPATION DE PASCALE ARBBLLOT

www.jenairienoublie.com    Les Films Christal

**PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!**    CONSULTEZ LES GUIDES-ROSAIRES DES CINÉMAS

LES FILMS CHRISTAL

# CULTURE DE VISU



Présentée à la galerie Simon Blais, l'exposition *Magnifier* est composée d'œuvres qui, en embrassant le réel, transfigurent la réalité.

Détail de l'installation *Réservoir* de Catherine Bodmer (2006)

PHOTOS GUY L'HEUREUX

## La régularité trompeuse du banal

### MAGNIFIER

Galerie Simon Blais  
5420, boul. Saint-Laurent,  
local 100

Jusqu'au 8 septembre

### GALERIE THOMAS HENRY ROSS ART CONTEMPORAIN

Chez B-312  
372, Sainte-Catherine Ouest,  
espace 403

Jusqu'au 25 août

### MARIE-ÈVE CHARRON

Les galeries d'art réservent souvent pour l'été des expositions pots-pourris, l'occasion pour elles de montrer le travail de l'ensemble de leurs artistes. Si certaines galeries donnent donc dans plusieurs directions,

d'autres choisissent de resserrer leur propos dans des expositions thématiques. Dans ce registre, quelques initiatives ressortent du lot. En voici deux.

À la galerie Simon Blais, les employées Natacha Clitandre et Catherine Plaisance, aussi artistes, ont endossé le rôle de commissaires pour concocter une exposition ayant pour thème «*Magnifier*». Elles ont ciblé des œuvres qui, bien qu'elles embrassent le réel, visent à en transfigurer la banalité. Il en va bien sûr de la singularité de la démarche des artistes, qui d'emblée offre une vision différente du monde, mais surtout des dispositifs employés qui ont en commun, chez Catherine Bodmer, Olivia Boudreau, Jocelyn Philibert et Kendra Wallace,

d'impliquer le regard et de l'inclure subtilement en erreur.

### Horizons bleus

Est-ce un hasard, mais le paysage est récurrent dans cette sélection, assurant une cohérence à l'ensemble de l'exposition qui présente en entrant des horizons bleus et des ciels nocturnes. À l'évidence, la nature se prête bien à une manipulation de sa représentation.

La jeune artiste Kendra Wallace cadre l'horizon de la mer, suppose-t-on, avec son appareil photo. Toutes les vues de formes identiques imposent une régularité trompeuse, ainsi que le bleu un brin artificiel qui couvre l'ensemble des surfaces, estompant encore davantage la ligne d'horizon séparant le ciel et l'eau. Il y a pourtant dans ces monochromes bleus d'innombrables nuances où plonger le regard, qui se surprend alors à fouiller une profondeur insondable, voire vertigineuse.

La répétition d'un module se retrouve également dans l'installation de Catherine Bodmer, tout juste à côté, qui a superposé à l'horizontale des cruches d'eau commerciales. Au-dessus, un éclairage au néon rappelle la froideur clinique d'une serre, puisque justement une culture vivante d'algues prolifère dans les contenants transparents. L'installation profite aussi bellement de la lumière naturelle, qui exacerbe le spectacle des jeunes pousses vertes flottant sur l'eau.

Chaque goulot de bouteille s'offre en effet comme une lunette qui invite le regard à observer ces paysages miniatures qui font intrusion dans le contenant aseptisé de plastique. Le désordre de la prolifération des algues entre d'ailleurs en contradiction avec l'emploi convenu de



*Paysage approximatif (diptyque no. 2)*, 2008, impression jet d'encre, de Catherine Bodmer

ces cruches. Fragment d'un ensemble plus grand et d'un processus en cours depuis 2006, notamment exposé à B-312, non seulement l'installation *Réservoir* est un aquarium, mais elle permet également d'engendrer d'autres œuvres. L'artiste a photographié l'évolution de ces végétaux aquatiques qu'elle a scrutée avec une attention extrême. Comme le donnent à voir plus loin dans l'exposition quelques diptyques et études, le point de vue de la caméra fait raser le regard à la surface de l'eau, jusqu'aux détails définis par la profondeur de champ.

Si Bodmer exploite la multitude, Jocelyn Philibert, lui, isole et circonscrit son sujet: des arbres. Chaque photo se concentre sur un seul arbre qui, à la faveur de la nuit, est découpé par la lumière artificielle dont l'éclat est dramatique et tranchant. De cette série de 2006, les commissaires ont mis en avant les arbres fruitiers que l'artiste a choisi de photographier en fleurs, amplifiant le caractère onirique de ces arbres majestueux surgissant de la profonde noirceur. Ce n'est d'ailleurs qu'au moyen de plusieurs prises aidées d'un flash que Philibert a pu photographier un sujet aussi imposant dans la nuit. La mani-

pulation numérique nécessaire pour reconstituer en image l'intégrité des arbres explique l'énigmatique présence éclairée de ces feuillus.

Le regard est autrement sollicité par la remarquable vidéo *L'étuve* d'Olivia Boudreau, vue récemment au Musée d'art contemporain de Montréal. L'œuvre en boucle d'une durée de 20 minutes donne à voir des écrans de vapeur, rappelant à certains égards les monochromes bleus de Wallace. Or, nul paysage embrumé ici. De manière cyclique, la vapeur se dissipe et le regardeur finit par discerner la scène d'un sauna et de ses usagers dont il éprouve singulièrement la proximité. Judicieusement placée à la fin d'un parcours bien monté où le paysage dominait, cette œuvre fait surgir des corps à la présence troublante et qui, d'une apparition à l'autre, se font lentement désirer.

### Galerie new-yorkaise

La galerie Thomas Henry Ross Art contemporain fait sa première apparition en sol montréalais. La galerie, fondée à New York en 2011, a adopté la formule dite du *pop up*, c'est-à-dire qu'elle est nomade et squatte différents lieux, à vocation artis-

tique ou non, pour présenter ses expositions. Son propriétaire, le collectionneur Jean-Michel Ross, y joue tous les rôles, et donc aussi celui de commissaire pour cette exposition dans les espaces du centre B-312, libres pendant la saison estivale.

La galerie a saisi le prétexte de cette initiation montréalaise pour réfléchir sur le contexte dans la production de l'art actuel avec les œuvres de trois artistes et un collectif. Sarah Greig, par exemple, va au plus près des conditions physiques d'exposition de l'œuvre en exploitant la forme du cartel, tandis que Kim Waldron a comparé les unes de journaux montréalais et nationaux pour les dates mémorables, dans le cadre de la grève étudiante, le 17 et le 23 mai, révélant des contextes politiques, médiatiques et linguistiques.

Entendu dans un sens très large donc, le sujet du contexte fera d'ailleurs l'objet d'une conférence à la galerie aujourd'hui, à 15h. La directrice de B-312 Marthe Carrier et la directrice du Centre Consonni (Bilbao) Maria Mur Dean prendront la parole en compagnie de l'instigateur de ce projet. Entrée libre.

Collaboratrice  
*Le Devoir*

**GALERIE BERNARD** DU 22 AOÛT AU 22 SEPTEMBRE

Exposition des œuvres des 31 artistes de la galerie  
Présence des artistes le 25 août de 14h à 17h  
3926, rue Saint-Denis, Montréal  
514 277 0770 — galeriebernard.ca

**ACCROCHAGE 2012**

**Une première!**  
**La FLORIDE pour l'art et la musique!**

9 septembre - Conférence à Montréal en vue du voyage de février 2013: **St.Petersburg - Sarasota - Tampa**

3 novembre - Exposition à Québec **ART ET NATURE AU MOYEN-ÂGE**

**www.lesbeauxdetours.com**  
**514 352-3621**  
En collaboration avec Club Voyages Rosemont  
Titulaire d'un permis du Québec

Les beaux détours  
CIRCUITS CULTURELS

**VISITE GUIDÉE**  
Site archéologique

**RESSUSCITER BON-SECOURS**

Découvrir une chapelle et un quartier disparus

**Tournees découvertes**  
Mardi au dimanche en après-midi  
1<sup>er</sup> juin au 2 septembre 2012

**Tarifs**

Adulte	10 \$
Étudiant et aîné	7 \$
Enfant	5 \$
Famille	20 \$

**VISITEZ LE MUSÉE MARGUERITE-BOURGEOYS**

400, rue Saint-Paul Est, Vieux-Montréal  
514-282-8670 @ Champ-de-Mars  
www.marguerite-bourgeois.com

Facebook, Twitter, YouTube, Baladodiffusion

**www.marguerite-bourgeois.com/bon-secours**

Culture, Communications et Conscience Historique Québec

Montréal

Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'Entente sur le développement culturel de Montréal

Partenaire média **LE DEVOIR**  
Le titre du dimanche

**GALERIE SIMON BLAIS**

**MAGNIFIER**

Jusqu'au 8 septembre 2012

Catherine Bodmer Jocelyn Philibert  
Olivia Boudreau Kendra Wallace

5420, boul. St-Laurent, local 100, Montréal, Québec • www.galeriesimonblais.com • 514 849-1165

Jocelyn Philibert, Sans titre, 2006, Impression jet d'encre, 86,4 x 156,5 cm

## CULTURE › LIVRES

EN APARTÉ

## Un modèle à limiter



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Réjean Tremblay a toujours su livrer des analyses particulièrement éblouissantes à ses lecteurs. Pas étonnant qu'il soit, depuis tant d'années, un des chroniqueurs sportifs les mieux payés au Québec.

Il y a quelques jours, à la suite du triplé jamaïcain au 200 mètres, il nous expliquait tout l'intérêt qu'il y aurait «à imiter» le modèle jamaïcain dans la perspective d'un nouveau Québec. «Si Pauline Marois rêve de voir un jour des athlètes québécois briller aux Jeux olympiques, j'espère qu'elle va prendre quelques petites notes sur le pourquoi des sprinters et spécialistes de l'athlétisme jamaïcains», écrivait-il avec sa plume au style unique.

Réjean Tremblay sait de quoi il parle. Comme il le dit d'ailleurs, «il suffit de chercher sur les différents sites Internet traitant de la Jamaïque» pour être, comme lui, bien au fait de la réalité de ce pays.

Alors, qu'a-t-il appris en naviguant dans l'éther du Net? «On y apprend que le gouvernement jamaïcain est très exigeant avec les écoles et les collèges de l'île. Le sport doit être pratiqué de façon intensive, on se paye de bons entraîneurs et en plus, les meilleurs [...] jouissent d'une couverture importante à la télé et dans les journaux.»

On pourrait bien sûr se demander si c'est le gouvernement québécois qui pousse ici les médias à ne parler que de hockey, hiver comme été. Mais ce serait perdre de vue l'essentiel, à savoir que la Jamaïque est «un modèle à imiter».

Sur cette île des Caraïbes, Réjean Tremblay aurait-il appris autre chose en lisant davantage? Dans *Pourquoi les Blancs courent moins vite*, un livre de Jean-Philippe Leclair, spécialiste de l'athlétisme et ancien rédacteur en chef de *L'Équipe Magazine*, on découvre par exemple qu'il n'existe pas de recette magique pour expliquer la réussite des sprinters à travers l'histoire, qu'ils soient jamaïcains ou autres.

Sur la piste des grands coureurs, Leclair rend compte notamment de ses séjours au pays d'Usain Bolt. Il rappelle que le champion et ses compagnons de stade viennent d'une ancienne colonie britannique où les conditions de vie semblent pour le moins éloignées de ce qu'on pourrait sérieusement considérer comme «un modèle à imiter». Parlant de Bolt, il observe comme d'autres avant lui que «cette grande star a grandi dans un village dont les maisons n'ont pas encore toutes l'eau courante ni l'électricité».

Les habitants de ce village se plaignent toujours de ne pas avoir accès à de l'eau potable, sauf de façon très épisodique. «La famille Bolt et les autres habitants de Sherwood Content doivent stocker l'eau de pluie dans des cuves ou se lancer dans une petite expédition» pour en rapporter. Un jour, explique Wellesley Bolt en entrevue, son fils prodige, alors déjà une immense vedette, a dû aller se laver à la rivière à 5,5 km de la maison. Le père Bolt menace depuis d'en appeler «aux Nations unies ou à des pays étrangers» si le gouvernement jamaïcain n'arrive pas à corriger la situation. Il attend toujours.

Jean-Philippe Leclair évoque encore les lourds problèmes de consommation des dérivés du chanvre. La fumée du ganga autant que les routes à peine bitumées conduisent bien des conducteurs de l'île tout droit dans des ravins, au propre comme au figuré.

Les grands champions caribéens proviennent presque tous du Cockpit Country. On y est loin

des palaces pour touristes qui se laissent flotter sur des airs de Bob Marley et plus près de la vie réelle de tout un peuple de dépossédés.

Lorsque l'esclavage fut aboli en Jamaïque en 1836, soit trois ans après le Canada, les maîtres britanniques eurent la bonté de laisser les pires terres aux habitants du Cockpit Country. C'est là que grandissent encore la plupart des grands coureurs jamaïcains. On y mange toujours du yam, l'ancienne nourriture des captifs des cales des bateaux négriers. Mais personne ne saurait affirmer sérieusement qu'il s'agit là d'un aliment propre à expliquer à lui seul la réussite sportive de quelques individus venus de ce pays.

Le roi Usain Bolt empêche désormais des millions. Il roule en Mercedes et offre généreusement de l'argent pour qu'on bouche tant bien que mal les principaux trous de la rue principale de son village. Sa réussite personnelle permet-elle d'affirmer pour autant que sa société constitue un modèle?

François Legault affirmait pour sa part cette semaine qu'il faudrait plutôt s'en remettre au modèle chinois, jugeant que l'idée de mener «la belle vie» constituait en soi un problème social.

Modèle jamaïcain ou chinois, il s'agit au fond de l'expression d'un même mythe: celui du travail individuel capable de conduire partout, par un effet d'aspiration, une société vers une forme de réussite globale propre à satisfaire les fantasmes de puissance d'un monde de bien nantis qui confondent leur bonheur personnel avec celui d'une collectivité.

À cet égard, l'ouvrage de Jean-Philippe Leclair possède entre autres mérites celui de montrer que le travail, le courage et l'abnégation individuels n'assurent pas plus de gagner qu'ils ne garantissent au final, par un effet de ricochet, une réussite collective. Le sachant, il y a une certaine indécence à parler tout de même de pareils modèles au petit bonheur de ses propres appétits de gloire personnelle.

jfnadeau@ledevoir.com

## POURQUOI LES BLANCS COURENT MOINS VITE

Jean-Philippe Leclair  
Grasset

Paris, 2012, 361 pages

OLIVIER MORIN AGENCE FRANCE-PRESSE  
Usain Bolt célébrant la victoire de l'équipe jamaïcaine au relais 4 X 100 mètres aux Jeux olympiques de Londres.

## Un héros devant le peloton

GUYLAINE MASSOUTRE

Les écrivains aiment-ils le sport? Que pensent-ils du dopage? Ont-ils des héros? Sont-ils nostalgiques des exploits passés? Suivent-ils l'actualité, les Jeux olympiques? À ces questions, une réponse enthousiaste et enlevée est apportée par la plume légère de l'oulipe Paul Fournel.

Dans *Anquetil tout seul*, l'écrivain revient sur le parcours et la légende du fameux cycliste, qui gagna toutes les courses durant seize années, en plus d'être le premier quintuple vainqueur du Tour de France. Ses exploits sont demeurés célèbres, de même que les coureurs du temps: Raymond Poulidor, éternel second, Eddy Merckx, qui finit par lui voler la vedette, Léon Bobet, Fausto Coppi, Felice Gimondi... les années 60 brillent de ces héros du vélo.

Le récit est un vrai plaisir de lecture, même pour qui aurait en horreur la pédale. En effet, Fournel retrace la carrière d'Anquetil, une carrière à l'ancienne, faite de volonté et d'exception, en sus des performances. C'est là qu'on attend l'écrivain, critique et admiratif, qui n'en manque pas une. Sa vie privée, ses succès auprès des jeunes femmes de son entourage, voire de sa famille, sa précieuse compagne, Janine, une athlète qui façonna sa détermination à courir les routes pour être sur la ligne de départ, même dans des conditions invraisemblables, tout cela fit du jamais vu pour gagner.

Mais le plus épatant est le récit d'un grand dopage. Là, les choses se gâtent, comme aux plus hauts niveaux des Jeux et des enjeux. Malgré la surveillance, les lois, les contrôles, les produits avalés,



STF AGENCE FRANCE-PRESSE

Le cycliste Jacques Anquetil, premier quintuple vainqueur du Tour de France, est au cœur d'un ouvrage de Paul Fournel.

injectés, inspirés des cratères d'une chimie infernale ont produit non seulement des potions, mais des effets déléterés, prévisibles, mortels. Jacques Anquetil meurt du cancer à 53 ans, en 1987.

Il avait usé, abusé de son corps, et fait rêver des populations, ahner des concurrents. Il faisait des pactes, des plans, réalisait des exploits même le corps brisé. Janine ne le lâcha pas. Et Fournel lui restitue l'élégance dont les journalistes sportifs, dont on connaît l'art très spécial dans l'univers médiatique, le privèrent parfois en fabriquant des idoles populaires et des légendes vivantes.

En voici l'exemple oulipien: «J'ai lu Bel-Ami, j'ai lu Boulevard-Suif et quelques autres. D'un seul coup, c'est comme si on me donnait la clé du souterrain. Je viens de trouver le passage secret entre ma décision d'être écrivain et mon rêve d'être coureur cycliste, ce lien improbable

entre Maupassant et Anquetil, les deux costauds qui s'affrontent à l'intérieur de moi.»

Fournel ne fait pas dans la dentelle, sautant du magnétiseur en action auprès d'Anquetil aux stratégies de ses concurrents, en passant par le lit partagé par la mère et la fille, dont est issue une enfant. Toute l'époque est là, les années 60, les grandes vacances, les méchouis-sangria en famille nombreuse. Les commanditaires arrivent dans ce paysage, et le nouveau cyclisme. Les visages se profilent sur les pages pour faire la haie d'honneur à ces héros qu'on dit actuels, mais qui nous relient aux numéros inépuisables des Prométhée du sport.

Collaboratrice  
Le Devoir

## ANQUETIL TOUT SEUL

Paul Fournel  
Seuil

Paris, 2012, 149 pages

ARCHAMBAULT

Une société de Québecor Média

VENTE DE PIANOS  
RETOUR À L'ÉCOLEJusqu'à  
**50%**  
de rabais\*

\* Rabais sur le PDSF

JUSQU'AU  
2 SEPTEMBRE 2012Valable sur plus de 50 pianos  
acoustiques neufs ou usagés.Surveillez l'arrivée des pianos  
utilisés aux camps musicaux  
d'Orford et de Lanaudière.

Offre spéciale de financement.

BERRI  
500, rue Ste-Catherine Est  
MontréalSTE-DOROTHÉE  
520, Mégacentre Ste-Dorothée  
Sortie Boulevard Samson de l'autoroute 13 à LavalINFORMATIONS  
514 380-1833AU-DELÀ DU  
POP ART  
TOM WESSELMANNBILLETS À MOITIÉ PRIX\*  
LES MERCREDIS  
DE 17 H À 21 H\*Applicable à l'achat d'un billet pour  
adulte au prix courant de 15 \$GRATUIT POUR LES  
ENFANTS DE 12 ANS  
ET MOINS\*\*\*\*Accompagné d'un adulte.  
Non applicable aux groupes.

VISITES GUIDÉES

Horaires sur  
mbam.qc.ca/popart

mbam.qc.ca/popart

«Première rétrospective jamais organisée en Amérique du Nord, l'exposition  
du Musée des beaux-arts de Montréal répare un gros oubli et élargit  
les perspectives, en montrant avec méthode le déroulé de son œuvre.»

— Beaux Arts Magazine

«Bien au-delà du pop art, Tom Wesselmann est un immense artiste.  
Cette exposition superbe le remet à sa juste place.»

— Art actuel

«...Wesselmann assume un univers démesuré  
et une brillante réflexion sur l'art.»

— L'œil

MUSÉE DES  
BEAUX-ARTS  
MONTRÉAL

metro

astral

M

AIR CANADA

ISM

Cette exposition est organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal, avec le soutien de la Succession Tom Wesselmann, New York.  
Tom Wesselmann, *Summer Kicks with Big Pale Tree* (No. 10) (reproduced with grand jubilee), 2004, New York, Succession Tom Wesselmann, © Succession Tom Wesselmann / SODRAC, Montréal / VAGA, New York (2012), Photo: Jeffrey Shargis

## CULTURE › LIVRES

## Avons-nous raison d'avoir peur ?



LOUIS CORNELIER

Mon grand-père maternel faisait confiance à la vie et à ses contemporains. Il n'hésitait jamais à utiliser un nouveau produit mis en marché. « Si c'était dangereux, disait-il simplement, ils n'en vendraient pas. » Il mangeait de tout sans crainte de s'empoisonner ou de développer un cancer. Il est mort, il y a quelques années, à 87 ans.

Son attitude, aujourd'hui, passerait pour de l'inconscience. La lucidité, de nos jours, s'exprime plutôt sur le ton de la crainte. Les plus informés d'entre nous ont peur, en effet, de l'agriculture industrielle, des OGM, du nucléaire, des champs électromagnétiques, des produits chimiques, du réchauffement climatique et de bien des évolutions technologiques.

Je fais moi-même partie de ces craintifs, partisans d'une application rigoureuse du principe de précaution selon lequel en cas de doute, il vaut mieux s'abstenir. Il m'arrive parfois, cependant, en mémoire de mon grand-père qui n'a jamais craint que le ciel ne lui tombe sur la tête, de douter de la pertinence de ce doute et de me demander si nous avons raison d'avoir ainsi peur. Après tout, malgré toutes les catastrophes annoncées, ne vivons-nous pas, en Occident du moins, mieux et plus longtemps qu'avant ?

Le grand cancérologue français Maurice Tubiana, maintenant âgé de 92 ans, en a assez de

toutes ces craintes qui nous empoisonnent l'existence et qui, d'après lui, ne reposent, dans presque tous les cas, sur aucune base scientifique solide. Dans *Arrêtons d'avoir peur*, un décoiffant pamphlet qui vise à réfuter « les mensonges des prophètes de l'apocalypse », il se livre à un plaidoyer décomplexé en faveur de l'innovation technoscientifique et à une charge à fond de train contre ceux qu'il qualifie d'idéologues écolos. Si mon grand-père avait été un savant, il aurait écrit ce genre de livre.

## Une régression intellectuelle

« La société du XXI<sup>e</sup> siècle est une société de peur, constate Tubiana. Sur quoi se fonde cette peur ? Bien souvent sur des analyses superficielles ou des données discutables. Cette peur n'émerge pas du néant : elle est attisée par certaines organisations non gouvernementales dédiées à la protection de la nature, qui vivent de dons et de subventions dont l'importance est fonction des craintes ressenties par le public, aussi la peur est-elle soigneusement entretenue par les médias dont les tirages et les revenus publicitaires sont stimulés par les mauvaises nouvelles. » Tubiana entend lutter contre ce sentiment qu'il associe à une régression intellectuelle.

Découvert en 1944, le DDT fut interdit en 1972, au nom de la protection de la biodiversité, « sans qu'une preuve de sa toxicité eût été apportée ». On doit pourtant à cet insecticide, écrit le cancérologue, l'éradication du paludisme en Europe, sans « aucune conséquence néfaste ni sur la nature ni sur les humains ». Aujourd'hui, en Afrique, le paludisme fait des millions de victimes, mais l'épandage de DDT demeure interdit. La peur, conclut Tubiana, tue donc plus que

les insecticides. Anecdote : mon père, qui aura 80 ans cet été, se souvient que, pour combattre l'assaut des moustiques en campagne dans sa jeunesse, son frère et lui s'enduisaient généreusement de DDT ! Il se porte toujours bien.

Partisan des OGM qui, selon lui, ne présentent aucun danger et pourraient contribuer à nourrir la planète, Tubiana oublie toutefois de dire que les famines actuelles ont essentiellement des causes géopolitiques et ne sont pas liées à une réelle pénurie de nourriture. Il va même jusqu'à affirmer que « tous les scientifiques considèrent que les OGM n'ont, en tant que tels, aucun effet sur la santé et ne peuvent pas en avoir », ce qui est évidemment une généralisation hâtive.

## Cancer et environnement

Sur sa lancée, le cancérologue rejette l'hypothèse de liens entre le vaccin contre l'hépatite B et la sclérose en plaques, et assène que « la composition des produits bios et celle des produits alimentaires obtenus avec l'agriculture moderne sont identiques et [que] toutes les études montrent le peu de vraisemblance des hypothèses en faveur du bio ». Il avance même, sur la base d'une étude réalisée par l'Académie des sciences, par l'Académie de médecine (organismes dont il est membre) et par le Centre international de recherche sur le cancer, « que moins d'un cancer sur cent [peut] être attribué à l'environnement ». Les principales causes de cette maladie seraient plutôt le tabac, l'alcool, les agents infectieux, le manque d'activité physique et l'obésité.

À l'instar du physicien québécois Normand Mousseau, Tubiana affirme que les champs

électromagnétiques liés aux téléphones cellulaires et aux antennes relais sont sans danger, sauf ceux causés par la peur (effet nocebo). Il ajoute, cependant, sourire en coin, que « les téléphones font perdre beaucoup de temps aux enfants et sont, de ce point de vue, très nuisibles ».

Grand défenseur de l'énergie nucléaire, plus écologique que les solutions de rechange aussi efficaces, le cancérologue explique que les centrales récentes sont sécuritaires. Il écrit même que « tout ce qu'on a raconté sur les dangers terribles de Tchernobyl était non fondé » — une thèse appuyée par le scientifique britannique Robert Matthews — et qu'il n'y a pas eu de catastrophe nucléaire à Fukushima.

Agressif à l'égard des écolos catastrophistes, Tubiana reste silencieux au sujet des dérapages des géants commerciaux de la technoscience, ce qui ne va pas sans soulever un doute sur sa propre objectivité. Quand il écrit que le gaz de schiste est largement exploité au Canada sans susciter de débat, on se dit que son information est pour le moins incomplète.

Il reste que son essai, en s'attaquant avec fougue à notre société de la peur et en plaidant pour une meilleure éducation scientifique pour tous, nourrit vivement un débat de fond et impose la réflexion.

louisco@sympatico.ca

## ARRÊTONS D'AVOIR PEUR !

Professeur Maurice Tubiana

Michel Lafon

Île de La Jatte, 2012, 256 pages

## LITTÉRATURE DE VOYAGE

## Un Bouvier inédit

CHRISTIAN DESMEULES

Un léger malaise, quand même, avant d'ouvrir le livre. Il faudra repartir. Voyages inédits réunit les notes prises par Nicolas Bouvier (1929-1998), écrivain voyageur suisse de légende, au cours de sept de ses nombreux voyages.

Malaise, parce qu'éditer les carnets de notes d'un écrivain voyageur, c'est un peu comme offrir au public les avortons d'un romancier. Ou projeter péle-mêle les rushes d'un film jamais terminé. Une expérience incomplète, à la frontière de la ferveur béate et de la trahison.

Phraseur scrupuleux, écrivain impatient qui avait besoin de temps pour que s'accomplisse la lente décantation des souvenirs, Bouvier peaufinait

Mais c'est encore plus au nord, en Laponie, délivré de ses compagnons de voyage, que Bouvier reçoit l'illumination

son écriture avec la minutie myope d'un horloger. Les livres sont là pour en témoigner : *L'usage du monde*, récit d'un long voyage entre Genève et le Pakistan en compagnie de son ami peintre Thierry Vernet qu'il aura mis longtemps à écrire, *Le poisson-scorpion* ou *Journal d'Aran et d'autre lieux*.

De l'autre côté, comme le versant noir d'une œuvre rescapée du néant, Bouvier a rempli des pages et des pages de son impuissance à écrire. Une paralysie nourrie par une « angouisse perpétuelle » et un amour immodéré de la littérature (et aussi il est vrai de l'alcool).

C'est d'abord un jeune homme de dix-neuf ans qui rédige en 1948, entre Genève et Copenhague, son premier récit de voyage, le texte le plus achevé de ces *Voyages inédits*.

Mais c'est encore plus au nord, en Laponie, délivré de ses compagnons de voyage (dont un négociant en tabac qui l'a mené jusqu'ici au volant de sa grosse Chevrolet), que Bouvier reçoit l'illumination : courir le monde, tenter de reproduire l'élan vital qu'il éprouve. « Ma montre vaut douze rennes, ma plume huit.

Je reviendrai avec quelques stylos pour me constituer un troupeau », écrivait-il à ses parents. Un voyage fondateur qui se répète au retour la même année à un reportage sur Helsinki dans *La Tribune* de Genève.

Petit confédéré en France ou en Afrique du Nord, touriste anonyme en Indonésie à l'été 1970 ou accompagnateur-vedette d'un groupe de touristes en Chine en 1986 : à travers tous ces instantanés de voyage, on reconnaît ici et là le coup d'œil caractéristique de l'écrivain. Comme lorsqu'il esquisse sur le vif le portrait du patron d'un petit cinéma aux confins du Poitou et de la Touraine : « Un gros vieux en chandail, la casquette toute droite, bien poli mais taciturne, dur comme une souche, avec des yeux marron clair auxquels rien n'échappe. »

Plus tard, pendant un voyage plutôt pépère en train entre Toronto et Vancouver, prenant la mesure de l'immensité du pays, Bouvier

saisit mieux « l'isolement des Québécois ». « Ainsi dans l'Ontario, voisin du Québec, le nom de Robert Charlebois, un des plus grands chanteurs de langue française, est inconnu, même par des gens cultivés. »

Les jambes fatiguées (« en capilotade », écrit-il à la fin d'un court séjour en Nouvelle-Zélande), la paupière tombante, le regard de moins en moins tourné vers l'horizon et la plume télégraphique, c'est au final un Nicolas Bouvier en bout de course qui se dévoile à nous. Le spectacle triste d'un papillon pris dans une toile d'araignée.

Collaborateur  
Le Devoir

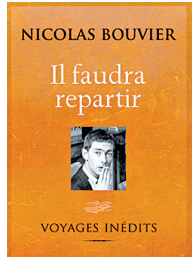
## IL FAUDRA REPARTIR.

VOYAGES INÉDITS

Nicolas Bouvier

Payot

Paris, 2012, 222 pages



## Journée du livre haïtien

C'est ce samedi 18 août que se tient la 5<sup>e</sup> édition de la Journée du livre haïtien. Gary Victor sera de passage pour y présenter son tout nouveau roman, *Maudite éducation* (Mémoire d'encrier) ; Joël des Rosiers, lauréat 2011 du prix Athanase-David, sera l'objet d'un hommage composé de lectures, de témoi-

gnages, de musiques et d'échanges avec l'auteur. Autre hommage : celui rendu au poète Raymond Chassagne et à l'historienne Ghislaine Rey-Charlier. Quelques animations s'ajoutent, pensées pour les jeunes. Près d'une vingtaine d'auteurs seront présents, dont Marie-Cécile Agnant, Anthony Phelps, Emeline Pierre et Joujou Turenne, au Centre N A Rive de Montréal, rue Saint-Denis.

Le Devoir

## Le gros lot dans un soulier

La liste de mes envies amène le lecteur à réfléchir sur le pouvoir de l'argent

CAROLINE MONTPETIT

Gagner à la lotto. Avoir la possibilité, subitement, d'acheter tout ce qu'on veut. Est-ce une grande chance ou un grand malheur ? C'est en quelques mots la question que pose le petit roman *La liste de mes envies*, de Grégoire Delacourt, paru plus tôt cette année aux éditions JC Lattès. Une question qui doit en tarabouter plus d'un, car le petit livre en question a été traduit depuis en 19 langues et s'est vendu à 180 000 exemplaires. Une petite bombe.

Tout récemment, la maison d'édition vient aussi de publier un livre audio, dont le texte est lu par Odile Cohen, accompagnée d'une entrevue avec l'auteur.

La liste de mes envies met donc en scène une femme, Jocelyne, mercière, qui gagne, au hasard d'un billet acheté plus ou moins sous la pression de copines, le gros lot de la lotto. Et pas le moindre : 18 547 301 euros et 28 centimes. Voilà.

Jocelyne s'empresse de fourrer son chèque dans un soulier, et s'ingénie ensuite à dresser la liste de ses envies. On y trouve par exemple : une nouvelle pince à épiler, un billet de train pour aller à Londres, un rideau de douche, un couteau pour le pain. Nous voici donc devant une réflexion sur le pouvoir réel de l'argent.

Il s'agit du deuxième roman de Grégoire Delacourt, dont le premier titre était *L'écrivain de la famille*, paru chez le même éditeur. « Passer d'un premier roman à un deuxième est une aventure incroyable », dit-il, ajoutant que, si son premier roman relevait à environ 40% de l'autobiographie, il a eu cette fois un grand plaisir à se glisser dans la peau d'une femme, Jocelyne, son personnage principal. Il dit même avoir « du mal à revenir » de cette identité féminine. Une lectrice lui a d'ailleurs demandé pourquoi il avait utilisé un pseudonyme d'homme pour signer ce livre ! « La manière dont une femme parle de son corps ne sera jamais la même que celle d'un homme », dit-il.

Cette femme passe la durée du roman à soupeser ce que l'argent ne peut pas lui donner : l'amour, au premier chef, et d'autres petits bonheurs sans prix.

« Je voulais une femme qui, entre le rêve et la réalité, choisit la réalité », explique l'écrivain.

Cette femme est d'ailleurs mercière : un métier concret, que l'écrivain a choisi parce que son père avait jadis un beau magasin de tissu. « Ce qui ne l'empêche pas d'avoir un blogue, mais c'est surtout pour tisser des liens », dit-il. Et l'auteur de rappeler que certaines personnes qui ont des milliers d'amis virtuels n'arrivent jamais à trouver quelqu'un pour les aider à déménager... La virtualité, dit-il, ne résout pas ce qui nous manque, qui se trouve dans la matérialité des choses.

Et l'argent, dans tout ça ? L'argent, tant d'argent, est-ce bien nécessaire ? C'est donc la question que le livre pose, et à laquelle, sans prétention, il répond.

Le Devoir

## LA LISTE DE MES ENVIES

Grégoire Delacourt

Éditions JC Lattès

Paris, 2012, 190 pages



## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 6 au 12 août 2012

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTIEL (NB DE SEMAINES)

## Romans québécois

1	La chasse est ouverte	Christine Brouillet/Courte échelle	1/9
2	Volte-face et malaises	Rafaelle Germain/Libre Expression	2/21
3	Souvenirs de la banlieue • Tome 2 Michel	Rosette Laberge/Éditeurs réunis	3/9
4	Au bord de la rivière • Tome 3 Xavier	Michel David/Hurtubise	4/16
5	Souvenirs de la banlieue • Tome 1 Sylvie	Rosette Laberge/Les Éditions réunies	6/8
6	Lit double	Janette Bertrand/Libre Expression	5/16
7	Les héritiers d'Enkidû • Tome 5 Abussus	Anne Robitard/Wellan	7/16
8	Sur mesure	Catherine McKenzie/Goëlette	-/1
9	Mémoires d'un quartier • Tome 11 Bernadette, la suite	L. Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	9/18
10	Félicité • Tome 2 La grande ville	Jean-Pierre Charland/Hurtubise	10/2

## Romans étrangers

1	7 ans après...	Guillaume Musso/XO	1/18
2	L'été de la deuxième chance	Elin Hilderbrand/Lattès	2/7
3	Les soeurs Andreas	Eleanor Brown/Marabout	-/1
4	Les partenaires	John Grisham/Robert Laffont	4/5
5	Les années perdues	Mary Higgins Clark/Albin Michel	7/2
6	Volte-face	Michael Connelly/Calmann-Lévy	3/14
7	La piste du tigre	James Patterson/Lattès	5/6
8	Si c'était à refaire	Marc Levy/Robert Laffont	6/16
9	La liste de mes envies	Grégoire Delacourt/Lattès	8/16
10	Cocktail club	Sophie Kinsella/Belfond	-/1

## Essais québécois

1	Comment mettre la droite K.O. en 15 arguments	Jean-François Lisée/Alain Stanké	4/6
2	Le mirage François Legault	Gilles Toupin/VLB	-/1
3	La juste part	David Robichaud   P. Turmel/Atelier 10	1/6
4	Le mal du pays. Chroniques 2007-2012	Lise Payette/Lux	-/1
5	Desmarais. La Dépossession tranquille	Richard Le Hir/Michel Brûlé	2/18
6	Sortir de l'économie du désastre	Collectif/M éditeur	-/1
7	Ma vie à contre-Coran. Une femme...	Djemila Benhabib/VLB	-/1
8	C'était au temps des mammoth binaux	Serge Bouchard/Boréal	7/27
9	L'art presque perdu de ne rien faire	Dany Lafrenière/Boréal	3/9
10	L'État contre les jeunes. Comment les baby-boomers...	Éric Duhaime/VLB	-/1

## Essais étrangers

1	Les Strauss-Kahn	Raphaëlle Bacqué   A. Chemin/A. Michel	-/1
2	Poutine. L'homme sans visage	Masha Gessen/Fayard	-/1
3	La pensée de Dieu	Igor Bogdanov   G. Bogdanov/Grasset	-/1
4	Destruction massive. Géopolitique de la faim	Jean Ziegler/Seuil	3/19
5	L'empire de l'illusion	Chris Hedger/Lux	7/19
6	Le point de bascule	Malcolm Gladwell/Transcontinental	9/3
7	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc du capitalisme	Jim Stanford/Lux	5/2
8	Le goût de vivre et cent autres propos	André Comte-Sponville/LGF	2/8
9	Indignez-vous! (Édition revue et augmentée)	Stéphane Hessel/Indigène	1/6
10	L'ordre libéral. La vie philosophique d'Albert Camus	Michel Onfray/Flammarion	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier du Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.